

Lundi 7 mai 2001. Le printemps éclate de partout. C'est une de ces matinées où l'avenir sourit de toutes ses dents. Elle n'a pas vu passer le temps : exposés et débats se sont enchaînés – réflexion stimulante, dans la bonne humeur. Dehors, il fait somptueux. Midi et quart. N., son assistante, la presse de prendre le téléphone : « Votre mari vous cherche, c'est urgent ! » Son sang se glace. Elle sait déjà : en vingt-huit ans de vie commune, il ne l'a jamais appelée en urgence. C'est arrivé : Samuel... Non, non, non ! La foudre est tombée. Un groupe d'étudiants la voit se précipiter vers l'ascenseur. Une assistante lui met la main sur l'épaule : « Vous êtes sûre que vous pourrez conduire ? Ça va aller ? Pleurez, oui, pleurez... » Seule au volant – soixante kilomètres en état second – elle hurle sans discontinuer, bête blessée à mort. La vie s'est arrêtée. Elle ne voit rien, n'entend rien, n'est plus que cri. Cracher, vomir, expulser l'horreur...

Cinq ans ont passé. Tout est resté gravé dans les moindres détails. Je m'aperçois aujourd'hui que j'ai dû ma survie aux moindres détails. Je n'oublierai jamais l'effondrement de mon assistante qui n'avait jamais rencontré Samuel. La solidarité de celle qui m'a accompagnée dans l'ascenseur... Avant de sombrer, aveugle et sourde, dans le hurlement inhumain, j'avais déjà recueilli – dans quel recoin de ma mémoire vive ? – des pépites de sollicitude. Sans m'en rendre compte. Je m'en étonne encore : comment ce qui affecte profondément quelqu'un dans ce qu'il a de plus intime parvient-il à bouleverser autrui jusque dans sa propre intimité ? J'appelle cela la « Présence », ou plutôt la « Présence entre-deux »...

Pourquoi ai-je crié jusqu'au mal de gorge ? Par instinct de survie ? Qui m'y a poussée si ce n'est, au fond de moi, la Présence – la Présence incompatible avec la « mort du dedans » ? Tout plutôt que de laisser la marée de l'épouvante faire sans un mot, sans témoin, son œuvre de mort ! Première expression du nouveau-né au sortir des affres de la naissance, le cri inarticulé disait déjà tout de l'insupportable condition humaine. Aux jours du désastre, hurler à la mesure de cette vitalité dont on n'a plus que faire. Projeter loin de soi, mettre à distance cette torture que la vie impose en toute absurdité. Crier pour *accoucher* de la souffrance sans nom. Tout de suite, sans attendre qu'elle devienne tumeur mortelle.

On me dit que les conventions ne le permettent pas, que dans nos sociétés il y a peu de place pour le deuil, très peu de tolérance pour les expressions de l'extrême souffrance : les larmes dérangent, les révoltes font peur,

les hurlements sont tabous. Qu'importe ! Il reste les forêts, la cave, la voiture, les océans. Que sorte ce qui veut sortir, quand ça vient – on accouche bien dans les taxis ! Dans cette éternité d'indicible douleur, n'est-ce pas le Vivant, en l'humain, qui crache la mort venue se nicher en lui, dans son cœur et son corps ?

*7 mai 2001. Avec son mari elle fait, en automate, ce qu'il y a à faire. Avertir... Sanglots et hurlements des proches au téléphone, comme en écho aux siens quelques heures plus tôt. Les voix joyeuses – « Ah, c'est toi ? » – que la nouvelle casse net. C'est une traînée de poudre de douleur. Tout s'imprime à son insu : les sœurs de cœur, le grand frère, l'amie d'enfance, chacun vibre à sa façon, tous sont touchés par-delà les mots, et les kilomètres. Elle a allumé une bougie, qui brûlera jusqu'au 11. Sa sœur s'installe à la maison, prenant en charge les repas, affirmant que pour elle la couleur de Samuel est le jaune, partant cueillir une profusion de fleurs des champs jaunes, beaucoup de boutons d'or...*

*Elle s'aperçoit qu'elle n'a rien mangé ni bu de toute la journée. Elle décide – qui décide, en elle, alors qu'elle ne sait plus qui elle est ? – de s'occuper de son corps. Comme on s'accroche à une bouée de sauvetage, elle met autour de son cou la chaîne et le petit cœur en or que son mari lui a offerts à la maternité pour la naissance de Samuel.*